



Sept jours à Santiago

Si vous avez réussi à remettre dans l'ordre ce chaotique carnet de transit, vous aurez compris que de Sal nous sommes allés passer la nuit à Boa Vista puis que nous avons mis le cap sur Santiago. Une petite frayeur au relevage de l'ancre à la voile : l'enfer en mer, c'est la terre ! Le capitaine (c'est moi) a calculé et recalculé son horaire pour frôler de jour un récif affleurant au large connu pour sa fréquentation par les baleines, puis entrer dans la baie de Praia au petit jour. Le bateau lui n'a rien calculé mais nous avons croisé l'écueil de nuit (trop tard !) et malgré les efforts de l'équipage pour réduire l'allure, nous avons fini (trop tôt !) à la cape au large des falaises de basalte du sud-est de Santiago, à courber l'échine sous l'inévitable accélération du vent.

A la cape : manœuvre dont l'objectif est de stopper le bateau en pleine mer. Il existe différentes sortes de capes, selon la taille de la toile que l'on porte à l'occasion. Sa mise en œuvre est étonnamment simple et le résultat est au-delà de ma compréhension. Le bateau dérive en travers du vent –et de la houle !- sans gîte ni roulis. En bref : la cape, c'est l'amie de la sieste !!



Au lever du jour, nous laissons une vilaine houle jouer avec le ressac et pénétrons à l'abri de la baie. Trois petits ronds dans l'eau pour mouiller le maillot d'Olivier posté aux écoutes et la chaîne de Chekspire alourdie de 20m de maillons tout neufs. Les volutes grasses de la combustion des poubelles voilent notre premier ciel bleu depuis bien avant l'archipel. Jusque là nous subissons un couvert gris crème, vierge de nuages mais chargé sans doute des poussières du Sénégal, à l'Est ; c'est l'Harmattan qui nous voilait l'horizon au point de ne découvrir la silhouette désirée des îles qu'une fois le nez collé au corset de l'un des dômes volcaniques du rivage.



Il y a quelques feuillets, j'évoquais joyeux ces deux premiers jours à la capitale. Nous étions sur le point de résoudre nos divers problèmes matériels. Bref, c'est entendu, rien ne s'est passé comme attendu...

Les allers retours en ville pour les pièces du bateau et l'avitaillement nous prendront le plus clair de notre temps. Olive et Daniel s'offrent tout de même une petite parenthèse au nord pour traverser l'intérieur et découvrir la baie de Tarrafal réputée pour sa plage et ses eaux claires, je vous joins plus loin les lignes de Dany et quelques photos. En attendant Sam, rattrape son retard de gastro.





Oh la belle patine !

Au fil du séjour, nous prenons nos repères. Au port, où nous attachons le zodiac à couple d'une file de navires dont certains curieusement flottent encore. On s'habitue à la poignée de main matinale et aux insultes nocturnes de l'ivrogne du chalutier qui nous sert de passerelle (le bateau, pas l'ivrogne !). En ville, avec nos visites quotidiennes au garage automobile, au bistrot Internet, à l'un ou l'autre des marchés, au petit bonheur des rues ...

En pointillés, la livraison de nos colis au nom de Correos del Mar à la mère sup d'une congrégation de sœurs pas bavardes et bien strictes; la rencontre d'un équipage de bretons qui a choisi la mer pour patrie, la tournée des formalités, l'errance parmi de nouveaux quartiers, la gestion de notre statut de nantis au quotidien, de nos sorties parmi des pauvres qui n'ont même plus les moyens de jouer au loto, le créole qui jour après jour défie notre méthode de portugais...



En ritournelle, nos polémiques nocturnes trempées d'alcool blanc et de fumée bleue. L'occasion de se découvrir à travers philosophie, spiritualité ou politique comme des cousins que tout sépare. Chacun dessinant malgré lui un personnage qui serait risible si nous ne nous prenions pas tant au sérieux. L'un devient intégriste égoïste, un autre scientifique borné : « Un jour on va inventer la machine à résoudre tous les problèmes ! », un autre chausse le costume de l'opportuniste : « Et vive la décroissance !... chez les autres. », le dernier comptant les points d'un œil las. Si on a trouvé l'équilibre physique dans le huis clos du bateau, celui plus mental d'une terrasse de bar ou d'une gamelle de restaurant reste à apprendre. Heureusement pour nous, le « Manuel de la communication non-violente » trône au chevet des bannettes et les traces des combats dialectiques de la veille ne résistent pas au muesli du matin.



Avant de clore le chapitre de l'étape technique, j'ajoute :

- un soir à broyer du noir : une pièce élémentaire -et introuvable par ici- du moteur passée par-dessus bord, suivie un quart d'heure plus tard par le zodiac qui prend le large sans nous.

- une matinée de bonheur suite à la découverte improbable de la fameuse pièce posée sur la vase par sept mètres de fond.

- un lendemain qui chante quand une barque chargée de pêcheurs en apnée nous rapporte notre annexe échouée au large, et tant pis si l'hélice est défoncée, si elle prend l'eau et perd son air, nous retrouvons un peu d'autonomie !

- Et surtout l'ami Tuniaka, notre guide-passe-partout-sauf-conduit qu'après une bonne semaine de galères partagées nous laisserons sur un serrement de cœur. Tuniaka, c'est Daniel qui en parle le mieux. Extrait de son journal perso :



«(...) Nous finissons par nous accrocher à la coque d'un vieux bateau de pêcheur afin de saluer l'étrange petit bonhomme venu à notre rencontre.

Tuniaka passe son temps dans le port, la nuit il dort dans un voilier endommagé à moitié à l'abandon, le jour il surveille les annexes des plaisanciers et tente de les aider du mieux qu'il peut. Tuniaka n'a rien à craindre de l'obésité, il ne connaît pas l'opulence, mais il essaye de garder le sourire malgré la triste fatigue qui a pris possession de ses yeux.

Tuniaka ne parle pas français, ni anglais, ni espagnol, il ne parle même pas portugais. Tanaka parle un kriolo surprenant qu'il interrompt toujours en suspendant ses mots à des gestes incompréhensibles accompagnés de sons qui ne sont ni des onomatopées, ni des mots. Tuniaka parle le langage de la patience, du regard et de l'attention soutenue. Il en est même devenu un sacré professeur. (...) Quand je lui demande combien nous lui devons pour son service, il proteste, parle d'amitié, de Dieu, de voleurs, d'une sorte de mission qu'il s'est donné. Nous lui proposons de venir boire une bière avec nous. Un peu plus tard il me prendra à partie pour me demander de lui donner de quoi s'offrir à manger. Ainsi est Tanaka incompréhensible, plein de gentillesse et de bonne volonté.»

Voilà pour les présentations. Avant de reprendre la mer pour Fogo, je vous laisse comme convenu barboter quelques lignes de plus en compagnie de Dany, en route pour Tarrafal.



Tarrafal, sa plage

Dimanche 6 janvier

Dès le matin, nous nous rendons à la station d'alluguer (littéralement : à louer). Ce sont de petits bus mitsubishi, qui arpentent les rues de la ville en interpellant tout ceux qui peuvent ressembler de près ou de loin à des clients en hurlant leurs destinations. Ils ne quittent la ville que lorsqu'ils ont remplis toutes leurs places en comptant les genoux des passagers. Les conducteurs se livrent à une véritable compétition, se volant les passagers, accaparant les bagages de ces derniers, les tirant par la manche, le sac, la valise. L'idéal est de monter dans celui qui semble le plus plein, mais ils sont tellement survoltés qu'ils effacent toutes capacités de réflexion.

La route qui monte vers le nord traverse des paysages grandioses de montagnes arides, déchiquetés, suspendus à des brumes évanescentes rappelant nettement les décors de peinture japonaise. A sa découverte, Santiago était une île couverte par une végétation luxuriante, aujourd'hui, les Capverdiens consacrent une énergie phénoménale à tenter de ressusciter ce couvert végétal. Tout le long de notre voyage, nous observons d'immenses étendues replantées d'association végétales, mélangeant un arbuste, un pied de maïs et une sorte de pois ou de haricots rampants. De tout mon cœur je souhaite la réussite de cette entreprise phénoménale.



Nous arrivons à Tarrafal en fin de matinée devant une impressionnante messe en plein air portée par un prêtre inspiré et amplifié. Tarrafal est bien plus calme et détendue que l'électrique Praia et nous atterrissons en douceur devant un pastis glacé suivi d'un monumental poulet grillé. Enfin, on se sent en vacance. Nous nous promenons sur le bord de mer où nous tenterons de dormir la nuit venue.

Tous les soirs à Tarrafal une sono hyper puissante envoie ses pulsations rythmées depuis la place où se réunissent les jeunes gens pour passer la soirée. Ça discute en petit groupe, ça vent du pop-corn, ça attend mais personne ne danse et la sono semble démesurément puissante par rapport à l'effet produit. Les jeunes Capverdiens auront bientôt les mêmes problèmes auditifs qu'en Europe, vive le progrès et les joies de la sonorisation permanente.

Lundi 7 janvier

La nuit n'a pas été des plus reposantes, la sono s'est éteinte vers les deux heures du matin, pour laisser la place aux fracas des vagues sur la plage, j'ai continué ma vidange dans l'obscurité (un reste de gastro) et je me sens presque plus fatigué qu'avant la nuit. Nous prenons notre petit déjeuner dans une agréable petite pension où nous laissons nos sacs pour nous rendre au marché où nous achetons des fruits et de délicieux gâteaux de toutes sortes.

Nous longeons ensuite le magnifique rivage rocailleux et déchiqueté qui borde la ville et choisissons l'endroit le plus favorable pour une plongée palmes, masque, tuba. Le lieu est impressionnant. La roche, volcanique et déchiquetée, découpe les vagues qui se jettent sur elle et tremble sous leurs assauts.

Assis sur les rochers, je me dilue dans la contemplation de cet instant. Chaque vague en embrassant les falaises comprime des poches d'air souterraines qui s'échappent à travers les multiples fissures de la roche. Dans cette étreinte amoureuse, j'entends la pierre inspirer et soupirer d'aise au rythme langoureux du va et vient de l'eau. Les pierres respirent, je les entends, les pierres sont vivantes et moi aussi puisque je les entends. »



Retour à bord.

Deux durites d'huile serties de neuf à poste, la nouvelle pièce de mât qui reçoit le tangon barbouillée de ses deux couches d'antirouille, un génois recousu et renforcé, les filets du carré débordant de fruits et légumes, flotte et gazole chacun dans leur réservoir, une caisse de filtres pour le moteur et un ultime message laconique à nos proches, nous embarquons clandestinement pour Fogo.



Santiago depuis l'eau, on dirait Tahiti !

Les Voies de l'Administration partout sont impénétrables. En ce qui concerne les plaisanciers de passage, le système a produit tout seul une de ces absurdités que des fonctionnaires pas dupes sont en charge d'appliquer en tout illogisme. Essplicationne : pour quitter le Cap Vert, il faut faire une sortie de territoire, rituel pénible qui se conclut en guise d'hostie par un nouveau cachet sur le passeport. Le problème c'est que les préposés habilités au maniement du tampon encreur ne pratiquent leur art que sur trois îles. Dans notre cas, c'est Praia, point. Donc, si tu envisages de visiter une des deux îles plus à l'Ouest avant la transat, il te faudra revenir tâter du tampon contre vents et courants. Concrètement, soit tu te privas, soit tu joues les clandos. Concrètement, voici deux îles magnifiques privées de devises touristiques. Concrètement, on se la joue 'en panne' et personne ne pourra nous refuser l'accès au port une fois à Fogo : il est en mer des évidences qu'aucune administration ne pourra jamais empapiéter. Et puis concrètement, pour la panne; on aura même pas besoin de faire semblant !

